

« L'antisémitisme est la répétition avant l'explosion de la violence »

La rabbin française Delphine Horvilleur était à Bruxelles pour deux conférences sold-out au Musée juif. Elle décrypte l'antisémitisme.

Sa présence et sa parole au Musée juif de Bruxelles avaient quelque chose de fort, alors que le procès Nemmouche se tient à quelques rues de là. Le public ne s'y est d'ailleurs pas trompé. La rabbin française, invitée par la députée bruxelloise Simone Susskind, a fait se déplacer les foules. À la première conférence prévue jeudi soir, à 20 heures, rapidement complétée, est venu s'ajouter un second moment d'échange, à 18 h. Juste avant, Delphine Horvilleur a accordé au *Soir* un long entretien.

La France observe actuellement avec horreur un regain d'actes antisémites. Comment analyser cette résurgence, ce nouvel antisémitisme, notamment en marge des gilets jaunes ?

Je ne crois pas vraiment à l'expression d'un « nouvel antisémitisme ». On retrouve toujours les mêmes éléments, souterrains dans les discours et dans la rhétorique. On a vu surgir en marge et de façon récurrente autour de ces manifestations de gilets jaunes des expressions antisémites. Or, ce mouvement a priori n'est pas antisémite. Quand surgissent les mots « juif » ou « sioniste » dans les manifestations, on se demande un peu « quel rapport avec la choucroute ? » (rires) Mais ces manifestations créent un espace politique où peuvent s'engouffrer des pensées et des paroles nauséabondes, des actes antidémocratiques, anti-républicains ou haineux. D'autant plus que cette contestation politique utilise un vocabulaire qui est celui d'une contestation des « élites » par le « peuple ». On accuse les riches, on parle d'un complot des puissants : tous ces mots – qu'on le veuille ou non – ont été, à travers l'histoire, la boîte à outils d'une rhétorique antisémite traditionnelle. Je ne prête donc pas d'intentions antisémites aux gilets jaunes mais il y a quelque chose qui s'invite dans le langage qui les oblige à cette responsabilité politique que pour l'instant, je trouve, peu de gens relèvent.

On a aussi vu ces dernières semaines des croix gammées sur le portrait de Simone Veil, des cimetières juifs profanés. Il y a un effet « d'entraînement » ? C'est important de s'arrêter sur ce que vous avez nommé. Ce qui est totalement sidérant et ahurissant dans l'horreur, c'est qu'on s'en prend aux morts. Parfois on dit qu'on en veut aux juifs pour ce qu'ils font, pour ce qu'ils ont, ce qu'ils sont mais c'est même pire que ça : là, on leur en veut parce qu'ils ne sont plus. C'est en ça que l'antisémitisme raconte toujours quelque chose de plus grand que la haine du juif parce que d'une certaine manière, même quand le juif est mort, on le déteste encore.

Et cette résurgence alors – ce bond de 74 % des actes antisémite en 2018 – d'où vient-elle ?

On a tendance à regarder ce chiffre comme si, tout d'un coup, il y avait un pic mais ce n'est pas vrai. Cela fait des années que c'est comme ça. Si vous demandez à de très nombreux juifs en Europe quand ils ont vu s'opérer la bascule antisémite, ils vous répondront tous un moment différent de l'histoire. Certains vous parleront de Carpentras (profanation des cimetières) en 1990. D'autres personnes vous parleront de l'attentat

de Copernic (attentat à la bombe une synagogue française en 1980). D'autres encore le début des années 2000. À ce moment-là, il y a une conscience extrêmement forte de la part de nombreux juifs en France que l'antisémitisme est de retour mais personne n'ose prononcer le mot. C'est difficile à dire parce que quand ça recommence, c'est aussi le fait d'une certaine jeunesse musulmane. Et là on est pris dans un discours dont on a hérité de l'époque de « Touche pas à mon pote ». On était tous contre le racisme et l'antisémitisme ; ce n'était donc pas verbalisable au même concevable que des victimes du racisme soient les nouveaux antisémites en France. Surtout pour la gauche à l'époque. À ce moment,

il y a une latence, l'impossibilité d'en parler. Et quand les Juifs osent en parler, on leur renvoie le discours du Juif paranoïaque. Ce qui contribue à nourrir un repli communautaire.

À ce moment, on a englobé « tous les racismes ». Or l'antisémitisme fonctionne différemment, expliquez-vous dans votre livre...

Traditionnellement, le racisme est une forme de complexe de supériorité, c'est quelqu'un qui décrète qu'un autre est moins que lui parce qu'il n'a pas la même couleur de peau, l'accent, la nationalité qui convient. Autre est barbare alors qu'on se dit civilisé – c'est le ressort traditionnel de la xénophobie, du racisme. L'antisémitisme relève du phénomène presque inverse. Des gens ont reproché aux juifs d'avoir quelque chose qui aurait dû leur revenir. « Pourquoi ai-ils l'argent, le pouvoir, le contrôle, pourquoi les puissants l'écoutent ? » C'est un discours qui relève plutôt d'une forme d'envie, de jalousie ou de sentiment d'usurpation. Il faut lutter simultanément contre le racisme et l'antisémitisme. L'un n'est pas plus grave que l'autre. Mais ça ne relève pas d'un même territoire mental.

Or, pour certains aujourd'hui, il faudrait choisir entre la lutte contre l'antisémitisme et l'islamophobie...

Oui, c'est à partir de « Touche pas à mon pote », notamment, qu'on commence à parler des tensions intercommunautaires. Pour moi, il y a une bascule qui s'opère, qui est sémiotique. Moi, j'ai grandi dans une France où à aucun moment, je ne me suis définie comme membre de la communauté juive. Soudain, au moment où la compétition identitaire, communautaire et victimaire apparaît, on commence à parler de la « communauté juive » face à la « communauté musulmane ». Ensuite, il y a des dates clés. En 2012, à Toulouse, nous sommes au summum de

l'horreur : l'assassinat de Jonathan Sandler, et de ses deux enfants qui se tiennent par la main, et de la petite Myriam Monsonégo tuée à bout portant dans une cour d'école en France (par Mohamed Merah). Cela me reste en travers de la gorge jusqu'à aujourd'hui : qu'est-ce qui fait que la Nation n'est pas dans la rue à ce moment-là ?

L'attentat au Musée juif n'a pas non plus déclenché d'élan de solidarité en Belgique. Les associations juives prennent une image que vous convoquez souvent. Les Juifs seraient comme les canaris

qu'on plaçait dans les mines : ils sont les premiers à détecter les émanations de gaz avant l'explosion...

Nous en avons eu une démonstration macabre en 2015, en France. Il y a eu l'Hyper Casher et Charlie Hebdo et, quelques mois plus tard, le Bataclan. C'est cette idée que l'antisémitisme, c'est toujours une répétition générale à l'explosion de la violence. Mais quand ça ne touche que les juifs dans un premier temps, les gens ne réagissent pas. Ils ne sont en aucune manière antisémites. Mais il y a un réflexe étrange qui fait considérer à beaucoup de gens que quand ça touche les juifs, c'est encore loin.

Est-ce que vous voyez aujourd'hui une complicité des pouvoirs, notamment des politiques ?

Je vais vous faire une réponse très rabbinique : ça dépend. Les pouvoirs publics, depuis plusieurs années, sont impécables sur cette question. Le discours de Manuel Valls après les attentats de 2015 était extrêmement fort, et la politique de lutte du gouvernement français depuis des années contre l'antisémitisme fait que la situation n'a rien à voir avec la France des années 30. Mais il y a eu au sein de la classe politique ces dernières années, une difficulté à nommer les choses. Des « oui... mais », extrême-

mement dépassés. On l'a vu avec l'agression d'Alain Finkielkraut. Il a fallu un certain temps au leader de la France Insoumise pour tweeter quelque chose qui était d'ailleurs plutôt empreint de « mais » que de « oui ».

C'est le rapport tortueux d'une certaine gauche à l'antisémitisme par exemple, que Macron veut intégrer à la définition de l'antisémitisme...

Je ne suis pas pour l'interdiction du terme « antisionisme » mais je pense qu'on est dans un temps où clairement – et c'est indéniable – beaucoup de gens utilisent le mot antisionisme pour abriter un antisémitisme, qui tout à coup est poli par un vernis d'antiracisme moral. Cela ne veut pas dire que tous ceux qui se disent antisionistes sont antisémites. Mais dans un contexte où le terme d'antisionisme sert tellement d'abris à de l'antisémitisme, je pense que plus personne ne peut se revendiquer antisioniste sans expliquer ce qu'il entend par là. Si on veut dire qu'on est critique vis-à-vis de la politique ac-

tuelle d'un gouvernement : bienvenue au club ! La vraie question est : pourquoi est-ce que la critique des dérives éventuelles d'un gouvernement ultranationaliste justifierait quand il s'agit d'Israël qu'on crée un terme ? Moi, quand je m'oppose à une politique ultranationaliste en Corée du Nord, ou au Brésil, est-ce que j'ai vraiment besoin de créer un terme pour le définir ? Si par antisionisme, on entend autre chose, à savoir que le peuple juif serait le seul à ne pas avoir de légitimité dans sa demande d'une souveraineté, alors j'aimerais savoir pourquoi. Pourquoi est-ce que souvent, les gens qui se disent antisionistes sont les premiers à défendre la légitimité d'une demande de souveraineté émanant de toute minorité menacée dans le monde... sauf des Juifs ? ■

Propos recueillis par
BEATRICE DELVAUX, ELODIE BLOGIE ET
ANNE-CECILE KIRRY (ST.)



Réflexions sur
la question antisémite
DELPHINE HORVILLEUR
162 pages.
Editions Grasset
16 euros.

Delphine Horvilleur

Delphine Horvilleur (45 ans) est la troisième femme rabbin de France. Née à Nancy, elle a entamé des études de médecine à Jérusalem où elle fait aussi du mannequinat, puis étudie le journalisme à Paris. Elle travaille à France 2, y compris au bureau de Jérusalem, puis à RCJ à New York. Elle intègre le séminaire rabbinique du mouvement réformé Hebrew Union College à New York. En mai 2008, elle devient rabbin du Mouvement juif libéral de France. Elle est mariée et a trois enfants.

Nemmouche « L'alliance des réseaux antisémites »

Vous étiez ce jeudi au Musée juif, en plein procès Nemmouche, le premier procès d'un attentat antisémite en Belgique ?

Quand on m'a proposé de venir ici, j'ai dit oui tout de suite. Je voulais parler de mon livre dans ce lieu où il y aura pour toujours des fantômes. Les « fantômes » rappellent les événements qui hantent nos consciences, ils peuvent vous aider à avancer dans votre histoire ou rester une menace infinie dans votre monde. Tout se joue aujourd'hui à travers ces espaces et la façon dont on va se raconter cette histoire. C'est pour ça que le temps du procès est si critique pour les consciences.

La défense de Nemmouche sans foi ni loi, complotiste, antisémite ?

De ce que j'ai lu, les liens entre les avocats de la défense, les réseaux soralo-dieudonnistes et ceux de l'extrême droite en France sont troublants. Ce qui est nouveau

« Des liens se sont créés entre l'islamisme, l'extrême droite, les réseaux soralo-dieudonnistes »

RABBIN

« C'est la pensée des femmes qui fait peur, plus que leur corps »

Une femme rabbin, ça change quoi ? Souvent les gens s'imaginent que quand une femme exerce ce genre de fonction, elle va être beaucoup plus à l'écoute et douce. Ce n'est pas nécessairement vrai ! Mais le fait qu'il y ait des femmes dans cette fonction fait que tout le monde peut l'exercer différemment. Même la tradition se vit

« La souffrance des Juifs raconte la souffrance de tous »

Faut-il continuer à convoquer la Shoah ? Le devoir de mémoire reste-t-il important ?

Il y a une multiplication des petits gestes qui donne le sentiment que l'espace public est saturé. En fait, c'est plutôt le reflet d'un défaut de prise de conscience générale. Quand on multiplie les petits gestes quotidiens, c'est aussi, de façon paradoxale, un moyen de se débarrasser d'une vraie réflexion en profondeur, qui est inconfortable pour beaucoup de gens encore. Cette réflexion-là implique d'accepter que l'Europe

dans ce moment antisémite, c'est qu'on assiste à des alliances créées ces dernières années entre l'islamisme, l'extrême droite et les réseaux soralo-dieudonnistes. Comme si soudain un pont était possible entre ces gens qui a priori ne partagent pas grand-chose si ce n'est aujourd'hui la haine des Juifs. C'est comme si les avocats de la défense racontaient ce pont, via leur histoire, d'où ils viennent et ce qu'ils ont défendu jusqu'aujourd'hui. On a face à soi la démonstration de la fabrique d'un lien tissé, subtil et de plus en plus visible entre les nouveaux réseaux antisémites.

Quelles leçons tirer de ce procès et de cette défense ?

D'abord les leçons relatives à la puissance du complotisme dans la société, qui est très clairement à l'œuvre dans la rhétorique de la défense de Nemmouche. Les faits, les images, les traces, les preuves ont beau être là, cela ne suffit pas à invalider la rhétorique délirante du complot juif. Surtout pas sur les réseaux sociaux où on est si friands de ces démonstrations qui n'en sont pas. Mais l'autre leçon de ce procès, c'est l'idée qu'il n'y a pas « des » antisémitismes. Il y en a un, nouveau, qui est prêt à faire feu de tout bois et à tisser des liens entre des univers a priori opposés en faisant du Juif le ciment de sa haine. Si on pouvait inviter les témoins de ce procès et les générations nouvelles à faire preuve d'une vigilance particu-

lièrement dans ce leadership à la fois masculin et féminin. Dans le religieux, la voix des femmes va stimuler une lecture différente des textes, une pensée de la place de l'autre. C'est la pensée des femmes, plus encore que leur corps, qui fait peur. Les religions fondamentalistes couvrent le corps des femmes. Mais leur esprit, c'est le pire. Leur pensée est une subversion pour le système. Il suffit de lire Mono Chollet : les femmes savantes sont toujours des sorcières. Le savoir des sorcières va créer de la subversion et contaminer

- je vais encore parler de fantômes - est hantée par cette histoire, la Shoah, qui est un indépassable, pas parce que c'est arrivé aux Juifs, mais parce que c'est arrivé. Et parce que cette histoire est indépassable, il y a une façon de détourner le regard, de ne pas vouloir la regarder en face et de considérer que ce sont les Juifs qui l'imposent dans l'espace public. Ça crée un cercle vicieux. Comme on détourne le regard, certains Juifs disent qu'il ne faut surtout pas oublier, et vont encore démultiplier les moments où ils allument les phares en disant « attention, n'oubliez pas ! ». Mais en fait, ce n'est pas aux Juifs de se souvenir ou de rappeler ce qui s'est passé,

lière par rapport à ces alliances terribles auxquelles on assiste : ce serait une œuvre pédagogique cruciale, tirée de ces événements.

Comment combattre ces discours antisémites et ces théories complotistes ?

Il ne faut pas renoncer aux pistes de l'intelligence. On doit rencontrer les jeunes. Suite au livre que j'ai écrit avec l'islamologue Rachid Benzine, nous sommes allés dans les classes et c'est là où des

choses peuvent basculer, par l'apparition de nouveaux modèles. Quand j'entre dans des classes et que j'explique que je suis rabbin, quelque chose se passe chez les jeunes. D'abord ils trouvent que je ne ressemble pas beaucoup à Rabbi Jacob... (rires) mais il y a la possibilité d'imaginer l'autre autrement que ce cliché qui les a tellement nourris. Quand j'interviens avec Rachid Benzine, il y a aussi la possibilité de leur raconter l'histoire d'une amitié judéo-musulmane très forte et très complexe qui, en quelques minutes, réintroduit la complexité. Il y a une urgence d'une prise de relais par des leaders de la jeunesse. Je rêve de voir les youtubeurs ou l'équipe du PSG rentrer dans le jeu. Aujourd'hui, l'antisémitisme et le racisme dans bien des quartiers et des consciences sont « tendance ». On ne peut contrer ça que si on arrive à amorcer une « tendance » de la lutte. ■

Propos recueillis par
E. BL., B. DX, A.-C.K.

le monde, détruire l'ordre. Donc, forcément, l'accès des femmes à ces fonctions, c'est la réticence suprême. Si vous faites de la place aux femmes, potentiellement vous faites de la place à tous les autres. La femme rend les frontières poreuses. Leur présence dans ces fonctions ne garantit toutefois pas que ce soit plus progressiste. Les plus grands défenseurs de l'excision dans le monde musulman sont des femmes. Beaucoup de courriers haineux que je reçois proviennent de femmes. Elles se font parfois les pires gardiennes de la tradition.

c'est une inconscience de l'Europe qui se doit d'être dans la conscience de l'Europe. L'humanité a fait ça et le fait que ce soit arrivé aux Juifs est secondaire dans l'Histoire. Je rêve d'un moment où cette conscience serait tellement là que ce ne serait plus du tout aux Juifs de la porter. De façon paradoxale, cette mémoire finit par nourrir dans la compétition victimaire, l'antisémitisme de ceux qui considèrent que la mémoire juive prend trop de place. Comme si cette souffrance-là éclipserait la leur alors qu'en fait cette souffrance raconte la leur. Quand on considère que cette souffrance raconte l'histoire de l'autre et non la nôtre, on est foutu !